

Abdoulaye Élimane KANE, *Penser l'humain : la part africaine*, Paris, L'Harmattan, collection « Études africaines », Série philosophique, 2015, 252 pages.

Rebecca Sandrine KONGOUE,
Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan,
Côte d'Ivoire.

.....

Articulé en quatre (4) grandes parties ayant pour épicentre l'Humain, *penser l'humain la part africaine* d'Abdoulaye Élimane Kane est un ensemble d'articles à thématiques variées mais axé sur une idée générale, un *leitmotiv* : le centre est le tout. Et l'attrait de ce centre n'est rien d'autre que l'homme « universel » en tant que ce de quoi tout part et à quoi tout revient, « le signifié qui donne sens au signifiant » (p. 10). Ainsi, avec Abdoulaye Kane, penser l'humain, la «part africaine» « est une formulation qui nous ramène aux multiples variations sur le thème du rapport entre l'universel et le particulier. Nous sommes une seule et même espèce humaine mais nous avons, parfois, les mêmes manières différentes, de la manifester, de la vivre, de l'illustrer, de la promouvoir (...) cette unité et cette diversité sont dans des rapports semblables à ceux qui lient le signifié au signifiant : les diverses expressions de l'humain sont les signifiants d'un même signifié l'homme » (p. 10). De là, découle que l'auteur aborde l'Homme dans une triple relation :

- D'abord relation « - à la terre » : d'où l'analyse des représentations d'un espace-

temps qualificatif et correct.

- Ensuite relation « à l'ordre et au désordre ».
- Enfin relation « au sacré » : « qui allie ontologie de l'immanence et vitalisme dans des religions de terroirs porteuses d'une conception de l'universel caractérisée par son absence d'intention hégémonique » (p. 11).

Du discours du mythe sur l'espace-temps ou quand l'organisation de l'espace se fait mythe pour origine, à l'idée d'un monde hétérogène fondé sur la technique et son corollaire la mondialisation, l'on est tenté de croire que tout ceci n'est soumis à aucun «centre». Qu'elle soit traditionnelle, moderne, révolutionnaire ou virtuelle, la conception du fondement de l'univers, la régulation de l'espace-temps sont toujours régit par «un principe d'ordre ». Lévi-Strauss pourrait parler de « logique locale », Leibniz de « système des systèmes » et tout ceci pourrait être surligné dans le texte que nous étudions sous le vocable de « loi causale » (p. 41). En effet, les principes directeurs de la formation du monde terrestre ont voulu que, l'histoire de la physique prenne pour explication des phénomènes de la terre, le ciel par

ricochet, l'astronomie. Et à en croire Bachelard pour qui « le déterminisme est descendu du ciel sur la terre » (p. 66), le principe serait logique. Marx pourtant, ne le voit pas sous cet angle et déclare, dans le canevas des sciences de l'histoire, « ...c'est de la terre au ciel qu'on monte ici » (p. 70). De part et d'autre de cette compréhension du monde, il faut retenir que l'objet étudié, c'est la terre, le centre de ces tractations, c'est l'homme. Ainsi, dans cette première partie de l'ouvrage intitulé « Espace-temps, cosmogonies, savoirs et pratiques culturelles », les textes ne dérogent pas à la règle selon laquelle l'ordre des ordres c'est l'homme et que tout est intelligible que parti de lui. Que le plan de travail soit, mythologique, cosmogonique, technique ou scientifique, que l'époque et/ou l'espace diffère, le concept de créativité nous permettra l'exploration du « vivre sa propre cohérence... ». La réponse des hommes sur l'homme aux problèmes qu'il environnent trouve sa contenance en ce concept. En ce sens, seule la créativité pouvait forcer à admettre l'idée selon laquelle le nombre n'a pas attendu la technique avant de se faire l'ami de l'homme.

Dans la deuxième partie eu égard à l'intitulé : l'idée de nombre dans les pratiques et les savoirs traditionnels africains, ce ne serait pas s'inscrire en faux que d'affirmer l'existence de la mathématique avant l'ère du boom de la technique. Nonobstant le fait que le déclin se soit produit sous d'autres cieux, la numération qu'accompagne le progrès scientifique est universelle. En effet, écrites ou parlées, les numérations sont filles de leur temps et attestent de l'originalité de leur temps. Le stade le plus primitif de la numération n'est possible qu'adossé à une technique de numération bien lue et parlée. Ceci démontre du lien indissoluble entre structure mathématique et

structure linguistique (p. 120). Lien il y a entre *logos* et numération parce que, c'est le *logos* qui met un langage sur les nombres. Que serait le nombre « un » sans le dicible ? Si nous avons conscience et pratiquons la numération, pourquoi ne nous permet-elle pas le développement ? Ce qui fait obstacle à l'avènement de la technique et des opérations propices au développement de l'esprit mathématique en Afrique, c'est de faire du tout le symbole du nombre idéal (pp. 143-144).

La troisième partie de notre ouvrage, titrée « Philosophie et cultures africaines » va quant à elle, à l'abord de son premier article, en quatre (4) aspects essentiels qui sont : l'universalisation du discours, la tâche prioritaire des intellectuels africains, rendre pluriel le discours sur « l'homme régional » et enfin, prise en compte de la diversité des cultures dans le discours philosophique, poser la difficulté de problématiser, « l'affaire de la philosophie » (Eboussi Boulaga en a consacré un ouvrage ainsi intitulé) et des cultures africaines. Le décor ainsi planté, la suite des débats va bien évidemment se pencher sur la question de la culture, en rapport avec d'autres problématiques mais toujours sous le couvert philosophique en ces termes : aller aux sources de l'homme africain – puis remonter à la situation de l'homme dans l'univers (p. 148). D'ailleurs, l'universalité est le maître mot de cette partie. Du problème de l'essence de l'africanité qui (pré) dispose à avoir et à conserver des valeurs (p. 165) tandis que d'autre non à celui de la récurrence du débat sur les cultures et sur les religions (p. 183) en passant à cet autre sur l'école introduite et imposée (p. 171), un seul écho se fait entendre : l'universalisation de la pensée et du discours. Quel que soit l'approche utilisée, c'est cela le paradigme de liaison. Car, il faut se rendre à l'évidence que les valeurs et

systèmes sur lesquelles nous fondons nos cultures et nos philosophies ne sont en rien des qualités et des pensées innées à l'Africain. Le tout est « d'assimilé sans être assimilé » (p. 172) et en s'ouvrant aux autres.

Un « centre » détermine la trajectoire que doit prendre un texte en fonction de l'idée de la partie d'une part et de l'idée générale de l'ouvrage d'autre part. Ici, dans « Philosophie, idéologie et politique », la toute dernière partie de l'ouvrage, l'accent est plus que jamais mis sur des « monuments » et institutions de la vie politique, intellectuelle, historique et culturelle. Les références en ces textes sont, Senghor, Jeandet et l'Unesco. En effet, la place de Senghor dans la quatrième partie de l'ouvrage y est d'abord en tant qu'hommage. Ensuite en tant qu'intellectuel et enfin en tant que politique. Les deux dernières figures de l'homme se rejoignent parce que, le socialisme qu'il a prêché tire sa source des profondeurs de « sa lecture de Marx, de sa découverte d'œuvres philosophiques et scientifiques (...) qui ont contribué de manière décisive à l'élaboration d'un appareil conceptuel méticuleusement poli, constituant l'armature intellectuelle de son engagement politique » (p. 215). Quant à Jeandet, le récit de sa mort dans le roman intitulé *les cinq secrets de mon père* et dans le texte de Mbaye Gueye relève, selon l'expression de Ricœur reprise par l'auteur, de « la paire récit historique/récit de fiction » (p. 226). En d'autres termes, c'est relater un passé révolu sous forme de fiction mais qui fait partie de l'actualité d'un peuple. L'effort de mémoire vient résoudre le souci de la réhabilitation historique voire identitaire et culturelle. L'évocation de la culture nous rattache directement à l'institution chargée d'en faire la promotion : l'Unesco (p. 233). Avec son nécessaire concoure à l'universalisation, l'Unesco doit faire

du choix d'hommes et de partenaires aptes à la construction « d'une civilisation nouvelle », son credo. Somme toute, la créativité, clé de voute du succès qui se veut endogène doit être inscrite dans cette promotion de l'Humain.

Quand il est donné pour définition de la culture, « ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social, la culture englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeur, les traditions et les croyances » (déclaration de Mondiacult, conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico, Unesco, 1982), ce n'est pas dans l'optique de se donner une raison suffisante de se complaire dans une hypertrophie culturelle qui consiste à tout ramener à soi. C'est contre ce fait que, tout au long de ce cheminé l'universalisation de la pensée, du discours et de l'homme africain a été adoptée comme moyen de « penser l'Humain ». Cependant, de l'analyse de l'ouvrage apparaît un souci et sur le fond et sur la forme.

En portant un regard sur la forme, les dispositions textuelles par partie laissent entrevoir un déséquilibre thématique. Certes les grandes sections traitent d'un thème englobant mais, singulièrement dans la deuxième partie les sous-thèmes sont en rapport perceptible, uniquement sur la base de leur intitulé, avec le thème de la partie. Dans les autres sections, lorsque les analyses ramènent au thème de la section, cela se fait sous des variantes qui ne convoquent pas clairement la généralité abordée. Par ailleurs, si le renvoi constant à l'Homme des problématiques peut être perçu comme une extension de la pensée à l'autre vis-à-vis de soi et vice versa, il va s'en dire que « penser l'humain », c'est se penser